

ÉDOUARD MAUPOINT

(Promotion 1911-1912)

NOTICE PAR M. CHARLES-MAURICE CHENU

En 1912, la mode des portraits sévissait parmi les secrétaires de la Conférence.

Les Échos parisiens nous ouvraient leurs colonnes pour les publier, et chacun de nous, campant son chevalet devant son voisin, s'ingéniait à le peindre avec cette amitié clairvoyante et acidulée qu'on appelle aussi confraternité.

Qu'ils sont lointains déjà, ces portraits ! Et que leur éloignement nous les rend précieux, eux qui nous restituent nos amis dans toute leur jeunesse !

C'est bien Maupoint que je retrouve là, buriné par Lelong. Mais plus encore, dans un autre croquis, dont il est l'auteur.

Ce croquis, je l'avais oublié : or la destinée, par un jeu cruel, veut que celui qui tente aujourd'hui la biographie d'Édouard Maupoint soit celui-là même qu'il avait, voici quinze ans, si joyeusement portraituré.

Je voudrais ne pas parler de moi en vous parlant de lui : mais il me plaît d'évoquer, dans la plénitude de sa vie, dans sa singulière ardeur, l'image de Maupoint, de renouer avec lui, de rire à ses côtés, de m'attarder avec le vivant avant de rendre, au mort, le suprême hommage.

N'est-ce pas lui que vous entendez, vous qui l'avez connu, lire cette phrase, que je détache de ce court portrait :

Parvenu à cette élévation d'esprit où le sage ne goûte plus guère que la gravité des choses futiles, il tient en mépris les sérieuses, hormis peut-être les cravates...

Je le vois épouyant son trait, les lèvres moqueuses, les yeux étonnamment brillants, comme s'ils reflétaient la flamme, le brasier de son intelligence...

J'è vois son corps petit et maigre, les épaules remontées anguleuses, et son sourire auquel participait toute sa physiologie, de la bouche pincée aux curieuses pattes de lapin en passant par deux fossettes étranges, sèches, creusées au poinçon.

Car jusqu'en ses fossettes, Maupoint n'était pas jeune Et c'était de n'avoir pas joué, de n'avoir pas couru, de n'avoir, à l'heure des récréations, que songé à la classe future, c'était de n'avoir pas eu d'enfance que souffrait Maupoint.

Il n'avait pas davantage connu cet âge de la cravate qu'il tenait en dédain : sans transition, sans prendre l'air il s'était, en quittant le lycée, jeté du thème sur les Pandectes.

Dans son ardeur, il prétendait brûler une étape : celle de la jeunesse.

* * *

Sujet exceptionnel, Maupoint, dès le lycée, moissonne les lauriers. Mais les enfants n'aiment pas les êtres d'exception. Ses camarades ne comprennent pas ce collégien qui méprise leurs jeux, résout sans effort les problèmes qui les déconcertent.

Ils se détournent de lui. Déjà Maupoint vit dans un tour d'ivoire, une tour peuplée de livres. Sans m'attarder à ses succès d'alors, qu'il me suffise de dire que plus tard à l'École de Droit, il va remporter six prix, et triompher trois années de suite au concours de licence.

* * *

Un jour, pourtant, l'École termine son enseignement Elle lui ouvre ses portes, et le pousse doucement vers la rue, le front ceint de couronnes.

Comment la vie, désormais, résisterait-elle à ce lauréat?

Ainsi pense Maupoint, qui ne la connaît pas, qui n'a pas, jusqu'ici, eu de contact avec elle. Et je songe avec émotion aux premiers pas de ce jeune homme, ainsi brusquement livré à lui-même, aux déceptions inévitables.

Il n'y a que deux endroits où le mérite triomphe avec certitude, où il s'impose parce qu'il est le mérite : l'École et le Stade.

Le meilleur écolier et le meilleur athlète seront sacrés vainqueurs. Mais passée la porte du stade, passée la porte de l'École!

Finies les belles lignes droites où chacun, librement, fournit son effort, où les valeurs se dégagent, se classent automatiquement, où le meilleur franchit le premier le poteau.

Mais cela, personne ne l'a dit à Maupoint. Isolé dans la vie, privé d'affections, il faut, ces vérités sévères, qu'il les découvre lui-même. Il faut qu'il soit pris dans la bousculade, écarté, rejeté par des concurrents plus habiles ou plus avertis pour apercevoir la vanité de bien des efforts.

Alors, désespéré, amer, ne voulant pas renier ses dieux, ses livres, ses diplômes, il se retourne vers eux. Ils ne l'ont pas trompé, ce n'est pas possible! Non, il en est sûr : le succès est une question de travail et de principes. Si sa méthode est bonne, un homme ne peut pas échouer, un avocat doit réussir dès le premier jour! Que lui manque-t-il donc pour que la gloire ne vienne pas plus vite? N'a-t-il pas tout fait pour la conquérir et s'en montrer digne?

Aujourd'hui, je souris au souvenir de tant d'impatience : que notre ami Maupoint était donc pressé!

A peine avait-il un an de Palais qu'il prétendait s'y être imposé!... Les années étaient, alors, il faut le croire, de bien longues étapes, puisqu'il attendait d'une seule tant de fleurs et tant de fruits!

C'est dans cet état d'âme, dans cette ardeur conquérante, que Maupoint se présente à la Conférence. Et parce

qu'il est précédé d'une magnifique réputation de juriste, il repousse dédaigneusement les sujets juridiques : il entend triompher sur un autre terrain, celui de la littérature.

Et il réussit ! Le voilà nommé cinquième Secrétaire.

J'ai dit : « il réussit ». Mais ce n'est pas l'avis de Maupoint. Cinquième ! pour lui, c'est un échec ! Dans un concours, pour la première fois, il n'est pas arrivé en tête du peloton. Comment l'expliquer ? Pour Maupoint, homme de principe, il n'y a pas de doute : c'est que sa méthode est mauvaise. Il s'agit d'en trouver une autre.

*
* * *

C'est dans ce désarroi que s'offrent à lui de bonnes amitiés. Il a conquis celle de son patron, celui qui deviendra le Bâtonnier Fourcade ; celui dont Maupoint ne parlera qu'avec admiration et reconnaissance. Et puis, qu'il le veuille ou non, la Conférence lui donne une famille, à lui, le solitaire. Ses longues causeries, à la Bibliothèque, dans les couloirs, révèlent à des camarades cette personnalité si riche, cette intelligence en perpétuelle éruption dans ce corps qu'elle use.

Alors commence pour lui, peut-être, la meilleure période de son existence.

Alors se révèle à lui le prix des plaisirs, de ces plaisirs qu'il méprisait. Maupoint va s'adonner à la chasse et à la pêche. Mais il ne sera pas, vous le devinez, un banal chasseur, un pêcheur comme un autre... Ce qui le passionnera, ce sera de mettre sur pied une méthode de chasse, de tuer mathématiquement, de faire d'un coup de fusil la résultante de vingt causes. Un lapin a-t-il échappé ? Ce n'est pas parce que l'animal a fait un crochet : les crochets sont prévus dans la méthode Maupoint. C'est qu'un des éléments de la table de tir est faux.

Lequel?... Et voilà Maupoint y rêvant la nuit, courant

chez l'armurier le lendemain matin, avec son fusil, faisant allonger la crosse ou changer le canon.

Client inespéré pour les armuriers que ce tireur qui changeait de crosse chaque fois qu'un lapin changeait de direction.

Notre bibliothécaire, Charles Boucher, était de ces amitiés précieuses qui enveloppaient ici l'âme troublée de Maupoint. Celui-ci en abusa, certain jour, pour lui enseigner une méthode infailible de pêche au brochet. Peu de gens, jusque-là, s'en étaient avisés : il suffisait d'appâter le brochet avec du poisson rouge.

Un de nos confrères, séduit, se joignit à eux. Et voilà nos trois amis prenant, un samedi soir, un train de banlieue pour l'étang de Saint-Cucufa, tenant sur leurs genoux, religieusement, leurs trois bocaux de poissons rouges.

Au petit jour, le lendemain, on passa à l'exécution. Ne faisons pas languir les pêcheurs qu'intéresserait mon récit : disons-leur tout de suite que la méthode ne donna, quant aux brochets, aucun résultat. Les poissons rouges, du moins, lui durent d'être rendus à la liberté dans un bel étang et Maupoint se consola de cette déception au cours d'un déjeuner pris de bon appétit.

Faut-il conclure, comme il le fit, que les brochets n'ont aucun goût pour le poisson rouge ? C'est possible. Je hasarderai bien, pourtant, une autre opinion : c'est qu'il n'y a peut-être jamais eu de brochets dans l'étang de Saint-Cucufa.

Ainsi, dans le plaisir ou dans le travail, même recherche du succès, toujours accompagnée de pareilles inquiétudes.

De telles natures ne sont guère faites pour recevoir le bonheur ni pour le donner. Il est des étrangetés qui ne s'accommodent que de la solitude. Maupoint était de ces caractères qui croient poursuivre l'apaisement mais qu'en éloignent leurs réflexes parce qu'au fond d'eux-mêmes ils ne le souhaitent pas : il avait besoin de tourment et de complexité.

Trop de lectures l'avaient privé de vue directe sur le monde. De la prison des bibliothèques, il ne voyait le ciel que dans le périscope des livres, qui ne lui révélait que des tranches de vie, morcelées, sans lui donner de tableau d'ensemble.

Il savait par cœur — prétend la légende — la *Rôtisserie de la Reine Pédauque* : et pendant qu'il célébrait, devant une bonne table, les poulardes de Jérôme Cogniard, il oubliait de savourer celles qu'on lui servait.

*
* *

Tel fut le Maupoint que surprit la déclaration de guerre. Je n'eus pas alors l'occasion de le rencontrer; nous fûmes séparés avant d'avoir eu le temps de nous dire adieu.

Et voici qui va paraître étrange à ceux qui n'ont pas été jetés eux-mêmes dans la fournaise : nous ne nous soucions pas d'échanger de nouvelles.

Indifférence? Pas un instant. Mais cette vie suspendue, en équilibre instable, au-dessus de la mort, nous laissait rarement le loisir et le goût d'écrire.

Nos nouvelles s'en allaient à l'arrière, vers nos familles : à elles de les centraliser, et de les répandre. Ce fut ainsi qu'un jour, dans la tranchée, une lettre me parvint, qui m'annonçait — entre autres — la mort d'Édouard Maupoint.

Ce n'est pas alors, pourtant, que je l'ai perdu. Il y avait autour de nous trop de vies supprimées, la mort fauchait trop vite, trop abondamment. Quotidiennement en lutte avec elle, nous ne pouvions pas détourner nos regards. Le secteur — ce mot qui découpait en tranches la souffrance du pays, pour l'empêcher de la sentir d'un coup dans toute son étendue — le secteur nous absorbait.

Le camarade inconnu de la veille, parce qu'un même obus nous avait éclaboussés, remplaçait l'ami de toujours qui souffrait ailleurs. Trop de bruits martelant l'air cou-

vraient les voix lointaines, fussent-elles les plus chères. L'âme impuissante à supporter trop de douleurs, nous les limitations à celles que nos yeux nous obligeaient à connaître. Ce n'est qu'au retour que nous avons compris et porté nos deuils.

Nous les avons compris dans les couloirs du Palais brusquement glacés, vidés d'amitiés, où nous attendions en vain la rencontre d'un visage disparu. Et brusquement la vérité s'imposa; nous ne vous verrions plus : May, Dethomas, Scheikevitch, Lelong, Maupoint. 5 sur 12 de la promotion! Brusquement j'ai senti que ce n'était pas un lieutenant mitrailleur qui, en 1915, était tombé parmi tant d'autres dans la forêt d'Argonne : cette silhouette bleu pâle soudain culbutée et la capote souillée, sur la poitrine, de l'affreuse tache brune, elle avait un nom. Et c'était Maupoint.

Alors nous a saisis une immense pitié, pour nos amis, pour nous-mêmes, pour notre pays. Alors nous avons embrassé l'étendue du désastre, et nous avons, vainqueurs, connu le désespoir. Nous avons pu croire, après quatre ans de stoïcisme, que nos yeux s'étaient desséchés. Nous nous trompions sur nous-mêmes. Nous avons seulement, pendant ces quatre ans, endigué nos larmes.

Maupoint... grande âme, dont son ami Boucher a justement écrit que « la guerre l'avait pacifié ».

Peu de jours avant sa mort, c'est à Charles Boucher qu'il écrivait une lettre où nous le retrouvons tout entier. Il y apparaît bien avec sa volonté, si forte qu'on croirait, à le lire, que le courage n'est pas une qualité spéciale, qu'il est un fruit naturel de la logique et de la méthode.

Il est là, inventant des machines infernales — sans le concours, cette fois, des armuriers de l'avenue de l'Opéra. — Et la machine qu'il a montée, méthodiquement, qu'il fera exploser à l'heure calculée, va sauver la vie des nôtres en faisant sauter l'ennemi avant que lui-même n'allume, sous nos tranchées, une mine meurtrière.

Une citation souligne, à cette occasion, son courage et les ressources de son esprit fécond :

Corps d'armée.

Officier très actif et très brave, s'ingéniant par tous les moyens possibles à nuire aux Allemands, a fait éclater au péril de sa vie un explosif de sa composition dans une sape ennemie, causant de grandes pertes aux travailleurs allemands.

Mais la Fortune capricieuse, qui venait de donner raison à Maupoint, d'assurer le triomphe de la logique, devait le frapper un instant après, sans avoir calculé son coup, sans avoir visé : une balle perdue l'atteignait au cœur.

Et voici la dernière citation, le dernier diplôme de la vie de Maupoint :

Ordre de l'armée :

Déjà cité au corps d'armée pour sa bravoure, n'a cessé de donner à tous le plus bel exemple d'activité et de mépris du danger. A été tué, en visitant ses mitrailleuses dans un secteur dangereux.

J'ai entendu dire, Messieurs, de ces notices nécrologiques où nous mettons tant de notre âme et de notre douleur, qu'elles étaient singulièrement vaines, parce que nous y chantions des vies que la mort avait arrêtées à l'état d'ébauches.

Comme si les vies comblées étaient toutes des vies pleines ! Comme s'il n'existait pas plus de richesse dans l'âme de Maupoint, à trente ans, que dans celle de bien d'autres qui termineront de longues existences, régulièrement jalonnées d'officiels lauriers.

Lyrisme absurde, peut-être : mais nous en avons besoin pour moins souffrir de nos blessures.

Nous voulons croire encore à l'utilité de nos sacrifices... Et pourtant, qu'elle est difficile à soutenir, la sainte illusion !

Il nous faut du symbole, les jours où nous trahit la réalité.

Il nous faut pouvoir lire, comme un croyant lit l'Évangile, cette admirable phrase de Barrès, venant rêver, lors du voyage de Sparte, devant les ravins d'Arcadie :

Des vies sans nombre et des forces choisies ont été pressées comme des roses pour que cette terre nous fût un flacon de parfums.

Nous sommes encore, pour nous, trop près du jardin piétiné : seule l'odeur âcre des fleurs massacrées nous meurtrit la gorge, seul le désastre des rosiers vient frapper nos regards.

Plus tard, peut-être... Mais savons-nous?...

Alors, du spectacle atroce, que nous reste-t-il? Un peu de fierté, un peu d'espérance : la fierté de savoir que ce jardin était magnifique, l'espérance que d'autres rosiers y pousseront, riches de leurs parfums propres, et des anciens parfums...

Cette espérance et cet orgueil, nous les devons, Mau-point, à ceux qui sont tombés comme toi, donnant à notre terre mourante le sang qu'il lui fallait pour continuer de vivre.

De telles morts ne sont pas des forces perdues.